

patrick galais /Textes

Construire /palestine /espagne

01 /Palestine /extraits sur le site d'une sélection de 40 images d'après négatifs 6x7 n&b.
Ministère de la Culture /DRAC Haute-Normandie /Consulat Général de France à Jérusalem
/Ecole biblique d'archéologie française de Jérusalem /ENSBA Paris /De 2006 à 2009.



02 /Espagne /extraits sur le site d'une sélection de 40 images d'après négatifs 6x6 couleur.
Ministère de la Culture /DRAC Haute-Normandie /Institut français de Valencia /EASD Valencia
/De 2011 à 2013.



Entre pierre de taille et soleil de plomb /par pascal janovjak

Sur CONSTRUIRE-PALESTINE.

On est d'abord saisi par la forme toute graphique de ce travail, de cette élégance qui relève du dessin d'architecture, géométrique, quasi abstrait.

Ciel blanc traversé de lignes électriques, verticales des poteaux, projections nettes des ombres, volumes découpés par la lumière d'un soleil souvent au zénith.

Mise au point parfaite sur un univers parfaitement défini, figé dans le temps, presque minéral. Mais cette objectivité apparente révèle un regard particulièrement acéré, un regard à sa pointe, nerveux, vibrant dans la chaleur. Un constat sans concession de l'artiste face aux artefacts qui se dressent dans sa ligne de mire.

Sans même être averti de leur localisation, il est impossible de ne pas ressentir ici le conflit, la violence sous-jacente, la lutte pour le territoire.

Malgré la richesse de ces prises de vue, qui racontent aussi leurs histoires propres, l'impression dominante est celle d'une architecture à la fois agressive et sur ses gardes, faite pour tenir, au sens où l'on tient une position militaire. Même les constructions civiles, par leurs formes lourdes, défensives, rappellent des fortifications.

Fenêtres en meurtrières, qui scrutent le paysage sans rien laisser voir des intérieurs.

Murs épais comme ceux des blockhaus. Façades en saillie, arrogantes, immeubles d'angle qui rappellent la proue conquérante d'un brise-glace, ou les avancées défensives de Vauban.

Malgré l'omniprésence du ciel, l'espace au sol est souvent clos, le paysage muré, bloqué par des portes fermées, des barrières baissées.

Ainsi, et bien qu'elle ne comporte aucune image de colonie, tout dans ce travail évoque la colonisation. Non pas tant la mainmise de l'homme sur l'homme, que celle de l'homme sur le paysage. Construire est ici un combat, dicté par une volonté de survie, sinon de domination.

Une soif de contrôle, qui impose une architecture sans égards pour l'environnement et l'Histoire. Ironie d'une guérite préfabriquée indiquant le site millénaire d'Hérodition. Immeubles comme posés là, routes ou parking étouffant la terre, ponts monumentaux, anguleux, qui violent la courbe des collines et des champs. Ce n'est pas un hasard si les rares arbres visibles ici sont solitaires, emmurés, encerclés par le bitume, ou, dans les zones cultivées, étouffés par des treillis protecteurs.

Cette recherche éperdue de sécurité ne peut que se contredire, puisqu'elle trahit la crainte qui la motive. C'est là que se trouve la fragilité paradoxale de cette pesanteur : l'aspect proprement artificiel de ce bâti, parfois déconnecté de son contexte jusqu'à l'absurde, en révèle toute l'inconsistance.

Les constructions en deviennent tristement éphémères, comme de vulgaires décalcomanies.

On imagine volontiers glisser l'ongle sous une de ces routes, en saisir le bord et retirer le tout, doucement, retirer le béton et les murs, et les villes entières. Comme on retire une nappe vite posée, une chaise en plastique, un mur de tôle ondulée, mille petits signes évocateurs d'une terrible précarité.

Patrick Galais nous livre ainsi un portrait impitoyable : celui de deux Etats en chantier, mais déjà corrompus par une lutte territoriale obsolète, un nationalisme archaïque. A l'instar de ces murs fissurés, encore neufs et déjà vieux...

Il faut ajouter que pour implacable qu'il soit, l'objectif du photographe épargne les personnes elles-mêmes. Comme s'il se refusait à juger les hommes, comme si la machine à construire et à conquérir fonctionnait désormais hors de tout contrôle démocratique.

C'est dans cette absence d'humains que se révèle, en négatif, toute l'humanité de ce travail. Plus que de la prudence, j'y vois beaucoup de pudeur, et un grand respect pour toute la vie qui s'écoule là, entre pierre de taille et soleil de plomb.

Pascal Janovjak. Novembre 2009.

P. Janovjak est édité chez « Samizdat » et « Buchet-Chastel ».

Construire /palestine /par patrick galais

Huitième mois en Palestine historique : J'étais cette fois à l'arrière d'un bus israélien sur une route israélienne, entre Tel Aviv et Haïfa.

Dans ce bus, des civils, et militaires israéliens en permission.

De part et d'autre de cette route réservée, des villages avec minarets, anciennement palestiniens et actuellement arabes-israéliens défilent à travers les vitres.

Je pensais alors : «Peut-être que cette route n'existe pas... Peut-être que ces gens dans ce bus ne sont pas là... Peut-être que je ne suis pas là...».

Les bâtiments étaient alors photographiés, non pas comme des bâtiments ou des habitations, mais comme des formes ou des volumes. Une abstraction non prévue.

Construire a tenté de témoigner des multiples signes de la vie qui continue en Palestine (puis en 2012 en Espagne), où l'on voit, dans l'urbanisation et les paysages construits, des familles s'agrandir au rythme d'empilements de nouveaux étages. Malgré l'occupation civile et militaire, les gens construisent ici dans l'espoir de rester.

Construire est de fait un enjeu territorial et un acte de résistance face à la brutalité de la colonisation.

Comment faire image aujourd'hui de la Palestine historique. Comment faire image en Cisjordanie de ces espaces violentés. Comment faire image encore de ces existences, de ces visages croisés dans le contexte politique et humain que nous savons.

Même si l'on peut évoquer Jéricho, la Vallée du Jourdain, la Mer Morte, Césarée, le Golan, Tibériade et le Désert de Judée, peut-on encore en occident se réfugier raisonnablement derrière des motifs de complexités historiques pour ignorer les conséquences d'une occupation contemporaine. Une démarche photographique, documentaire, doit questionner l'implication physique et intellectuelle de l'auteur, pour en extraire peut-être la meilleure définition de la juste distance, dans le respect et dans la conscience de l'humanité de l'autre, acteur ou futur lecteur de ces images.

Comme mode de représentation possible, j'étais engagé dans les traces de la photographie documentaire actuelle, d'abord pour ses qualités de mise à distance possibles.

Mais comme le rappelle *Dominique Baqué* dans "*Pour un nouvel art politique*", la position du documentariste est très singulière. On lui demande d'être, à la fois au coeur même de ce qu'il documente, et à la fois, dans une distanciation réflexive et critique obligée.

Il est aussi illusoire de croire que la photographie documentaire, et pour paraphraser *Jean Vigo* à propos du cinéma documentaire, par le sérieux supposé de son "*point de vue documenté*", serait le seul moyen photographique capable d'une réelle authenticité narrative.

Dans le contexte palestinien et à la vue de ces souffrances certaines, il m'est apparu nécessaire de mieux mesurer les limites de ce mode narratif finalement choisi, et de retrouver la valeur du point de vue, dans l'exigence et dans l'émotion du regard posé sur les choses, sur les personnes.

Il est parfois tentant de vouloir définir ou d'intellectualiser un point de vue sur ce conflit, de France par exemple, ou de vouloir évaluer, toujours à distance, de la justesse d'un mode de représentation.

Ces anticipations intellectuelles sont certainement louables, mais elles devraient, si l'on est attentif aux doutes de nos perceptions, ne pas résister longtemps au contact d'une telle réalité.

La posture distanciée et attendue du documentariste, cette objectivité plastique, en cette humanité là m'est apparue intenable, et cela n'a pas empêché les images, bien au contraire.

Ateliers sténopé en palestine /patrick galais

Ces ateliers sténopé en Cisjordanie ont été proposés à des jeunes, des étudiants, des habitants des villes, villages ou camps de réfugiés, profitant de ce rapport au monde différent qu'offre la photographie, une fenêtre ouverte où le quotidien disparaît le temps d'une image ou d'une journée passée ensemble. Mais quand on regarde mieux le choix des participants de photographier tel lieu, telle personne, ou de faire un autoportrait à tel endroit, nous pouvons de toute évidence constater que la notion d'identité intervient.

Ces visages, ces silhouettes semblent nous dire *Je suis ici, Ici je suis*, et les enjeux identitaires forts qui apparaissent généralement dans des ateliers sténopé participatifs prennent ici en Palestine une dimension évidemment particulière.

Le sténopé ou camera oscura, est un appareil photographique primitif sans mécanisme ni lentilles, une simple boîte noire percée d'un trou. Du papier photographique argentique noir et blanc est placé dans la boîte et servira de négatif. De longs temps d'exposition, de plusieurs secondes, minutes, heures, suivant la luminosité de la scène photographiée. Cet outil pédagogique et artistique permet alors des créations collectives en ateliers participatifs, d'actions culturelles et de formations destinés à tous, partout dans le monde, grâce à un vocabulaire et une technique photographique simples, à la portée de tous, auteur ou lecteur de ces images si différentes. On parcourt tout le processus de la création d'une image, à commencer par la fabrication de son appareil, de sa boîte. Viennent ensuite les prises de vues, avec leurs longs temps d'exposition, en de joyeuses déambulations propices à la contemplation, à la rêverie, et à regarder le monde d'une autre manière devant l'évidence de la lumière. Puis les développements en laboratoire, un espace intime en lumière rouge où les attentions et les paroles échangées sont au moins aussi importantes que les images obtenues.



Ateliers en Palestine :

Rantis Children Club /July 2005 Rantis Village.

French-German Cultural Center /December 2005 Ramallah.

Media Center Dpt /December 2005 - Birzeit university.

An Najah Fine Arts university /February 2006. Naplouse.

Association DARNA /February 2006. Naplouse.

Hawa Women Society /July 2006 - Naplouse.

Children deaf school /July 2006 - Yatta.

Youth Club /August 2006. Al Fara'a Refugee Camp.

Terre Des Hommes Italie /August 2008 - Ramallah.

En longeant les choses /patrick galais /par yannick vigouroux.

En longeant les choses, un road-movie photographique à la française, accompli avec cette mythique et sympathique bicyclette, à laquelle nous nous identifions tant dans ce pays : du facteur de Jaques Tati au Tour de France, ce moyen de locomotion évoque aussi dans notre mémoire des images lumineuses d'après-midi d'été, la transparence de fragments d'enfance où le paysage défile lentement.

Ce voyage en images fixes est par ailleurs référencé à des signes vernaculaires hérités de la photographie et du cinéma américain qui font désormais partie du lexique visuel classique de tout photographe. Patrick Galais a donc accompli avec son vélo, un vieil appareil 6 x 6 cm dans les mains ayant appartenu à son Grand-Père, pas moins 2400 Km à travers la France! Goût du défi, de l'exploit sportif? Peut-être.

Mais là n'est pas le plus important. La bicyclette, substituée au trépied, loin de constituer simplement un moyen de locomotion plutôt inhabituel c'est vrai pour un photographe, que l'on imagine plus volontiers avaler des kilomètres de bitumes avec sa voiture, dans la tradition de la Beat Generation, est devenue une partie constitutive du boîtier.

Et Patrick Galais a décidé de ralentir le rythme du voyage visuel, modifiant ainsi la relation à l'espace et au temps habituellement traversés et figés, désagrégés/fixés dans un flou paradoxal.

Et accomplir cela avec un véhicule, l'un des plus lents en l'occurrence, implique une relation à la durée extrêmement physique (le moteur en est la force corporelle, les jambes de l'homme bien plus que la technique et surtout pas la technologie) et une transcription de celle-ci très particulière. Un étirement extrême du trajet ponctué d'instantanés. Photographier avec son corps hybridé avec une machine simple et archaïque, la bicyclette, les muscles, le regard, et le boîtier de Galais ne font plus qu'un.

Il y a quelque chose de doucement intemporel et distant, respectueux face à ce paysage «longé» où l'on ne fait que passer, sans jamais y entrer véritablement, dans une vision en mouvement.

Cela ressemble à un cinéma muet où tout signe distinctif aurait été gommé.

On songe bien sûr souvent aux façades photographiées à la chambre grand format par Walker Evans dans les années 1930 (et plus récemment à William Eggleston par exemple); citation du photographe américain sinon hommage ? Peu importe, la référence iconographique semble aussi évidente que mise à distance dans le même mouvement lent. Les bâtiments, étrangement inoccupés évoquent des façades trompeuses de cinéma qui dissimuleraient un espace vide.

Pas de personnages : les hôtels récurrents semblent sortis d'un film des années 1950, ressemblent à des décors abandonnés. La manière de photographier de Patrick Galais est l'antithèse absolue du regard du paparazzo usant du téléobjectif, même s'il est comme celui de ces voleurs d'images fuyant. Le contraire aussi de l'image à sensation, au profit d'une image-sensation pour reprendre les expressions de Serge Tisseron. Si elles produisent un sentiment paradoxal de netteté, tant la scène est piquée au centre, ces vieilles optiques procurent à l'inverse une impression de douceur, de réel doucement nimbé voire grillé par la lumière qui, du fait du manque détachéité du dos de l'appareil, ronge parfois les bords de la scène.

Faisant semblant de seulement longer les choses et de ne pas entrer dans le vif du sujet, Galais aborde en réalité frontalement, l'air de rien, les questions fondamentales de l'enregistrement du temps et de l'espace en photographie. Avec la sereine désinvolture du flâneur, là où d'autres consacrent des essais parfois abscons à cette problématique, il préfère se promener à bicyclette dans un temps ralenti et dans l'espace photographique étiré.

Yannick Vigouroux.

En longeant les choses /patrick galais /Extraits



Mon cher stéphane /patrick galais 2014

Retour d'expérience sur la mise en place d'ateliers de photographie et sur le point de vue d'un auteur photographe face au handicap.

Travail réalisé avec des personnes en situation de handicap.

Lieu : Centre d'activité de jour «La Salamandre» /Le Havre Quartier de l'Eure.

>>> Ce texte de Christophe AYAD publié dans la revue "L'Impossible" n°13, alors qu'il parle de la Syrie, fut l'une des clés pour la mise en place du point de vue :

Christophe Ayad : "Mon travail de journaliste, c'est plutôt que les gens puissent s'identifier à ceux que je rencontre. C'est de faire comprendre qu'il y a certes des gens qui ont pris les armes en Syrie ou au Soudan, mais qu'à Paris, Bordeaux ou Valenciennes, ces mêmes personnes seraient plombiers, avocats, garagistes ou instituteurs. Ce qui m'intéresse, c'est de réduire les écarts plutôt que de les accentuer et plus je me promène, plus je suis frappé par la proximité, plutôt que par l'écart."

Remerciements : Tous les usagers et tous le personnel du Centre d'activité de jour et du Foyer d'accueil médicalisé La Salamandre, et plus particulièrement Anne Chabannier, coordinatrice et Gwenola Néron, initiatrice du projet.

Remerciements également aux étudiantes en Carrières Sociales de l'IUT et au service culturel de l'université du Havre, ainsi qu'à Paul Gernigon de la DRAC de Haute Normandie et de Nathalie Ponthieux du Département 76.

Je remercie enfin Pauline Soinsky, étudiante à l'ESADHaR pour son aide à l'accrochage de cette exposition.



Travail soutenu par :
Le Ministère de la Culture / DRAC de Haute-Normandie
Le Département 76 / Dispositif Expérimentation-Autonomie
Le Centre d'activité de jour La salamandre et son équipe
L'Université du Havre et un projet tutoré
d'étudiantes en DUT Carrières Sociales